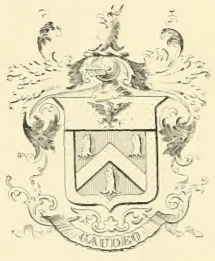
11.p.

11 pièces
1 vol.
1614

34



John Carter Brown
Library
Brown University

CH. CHADENAT,
Librairie Américaine et Coloniale,
17 Quai des Grands-Augustins,
PARIS.

4130.

Extrait des mémoires que M. DUTRONE *a présentés à l'assemblée nationale au mois de janvier* 1791, *tiré du Journal des Colonies.*

Après avoir démontré que l'existence politique des Colonies est uniquement fondée sur la culture de quelques plantes dont les produits sont l'objet d'un commerce immense, après avoir démontré toute l'importance de ces produits pour la prospérité de la France, M. Dutrone offre les moyens d'éclairer les François sur cette importance et les colons eux-mêmes, sur tout ce qui peut multiplier et étendre les sources de leurs richesses.

Pour remplir ce double but, il invite les colons François à former des sociétés d'agriculture, dans les diverses isles de l'Inde et de l'Amérique; à receuillir tous les faits, toutes les observations que la nature leur presente dans les objets qui les environnent, dans l'économie rurale et domestique des lieux qu'ils habitent; à entretinir une correspondance générale de ces sociétés entr'elles et entre les compagnies savantes de France; à établir, sur une partie des biens nationaux qui seront à la disposition des assemblées coloniales, des écoles pratiques de cultures et de manufac-

RPJCB

tures ; à fixer enfin, dans ces écoles des personnes instruites qui puissent, en les administrant, donner au cultivateur l'instruction littérale et pratique propre à l'éclairer dans tous ses travaux.

La réunion des hommes accroît leurs forces morales comme leurs forces physiques ; les facultés intellectuelles en deviennent plus actives, les affections plus grandes et les connoissances plus étendues ; ainsi la formation de sociétés d'agriculture dans les Colonies, la correspondance de ces sociétés entr'elles et entre les compagnies savantes de France n'auroient pas seulement l'avantage de receuillir et de répandre tous les faits qui intéressent le bonheur des habitans des diverses parties de l'empire, elles seroient encore de nouveaux liens entre les enfans d'une grande famille, et dirigeroient les vues, les sentiments de tous vers un centre commun.

La curiosité a conduit les François dans toutes les parties du globe ; la fortune les a fixés dans certaines contrées, où ils vivoient éparts et isolés ; l'amour de la patrie les réunit tous aujourdhui, tous doivent donc travailler de concert pour le bien général ; et chacun dans les lieux qu'ils habite, doit étudier la nature, profiter de ses bienfaits et les partager avec ses freres. Pour arriver, avec plus de succès, à ce but, l'auteur propose de former des écoles de cultures et

de manufactures dans les Colonies, et de fixer dans ces écoles des hommes instruits; afin d'y réunir, ou en France, toutes les productions des divers contrées et tous les arts utiles des différens peuples de la terre.

C'est dans le progrès des connoissances positives que les hommes trouveront le bonheur, et la paix; ils pourronr facilement satisfaire à tous leurs besoins, quand ils connoîtront bien tous les objets que la nature leur offre; ce n'est donc plus que sur elle qu'il doivent tenter des conquêtes, et maintenant ce sont les seules dignes du courage et des lumières des François.

L'auteur propose d'établir d'abord, deux écoles principales; une de culture à l'Isle-de-France, l'autre de manufactures à Saint-Domingue.

La première seroit le Jardin de l'Isle-de-France, formé par M. Poivre; il serviroit de pépinière à toutes les plantes utiles des côtes d'Afrique et des diverses parties de l'Inde, d'où l'on pourroit les enlever.

Ce jardin seroit l'école où l'on envoyeroit les botanistes auxquels on voudroit confier le soin des écoles de cultures qu'on peut établir à Cayenne, à la Martinique, à la Guadeloupe et à Saint-Domingue; écoles qui seroient des pépi-

nières où l'on transplanteroit toutes les plantes du jardin de l'Isle-de-France, pour y être cultivées par les botanistes instruits dans ce jardin. Les colons trouveroient, dans les pépinières formées au milieu d'eux, les graines et les jeunes plants des arbres et plantes dont les produits leur offriroient un objet de commerce, tel que le géroflier, le canclier, etc., ou un aliment, tel que l'arbre à pain, etc. Les botanistes leur donneroient, avec l'instruction pratique, une instruction littérale, rédigée en forme de journal, sur les soins particuliers que demanderoit chaque plante.

La prinçipal école de manufacture, établie à Saint-Domingue, présenteroit l'art d'extraire le sucre, l'art d'extraire et de prêparer la fécule de l'indigo, l'art de faire fermenter les mélasses et de distiler le rhum, etc., régénérés sur les vrais principes de la chymie, et d'après les moyens indiqués par une expérience éclairée.

On feroit, dans cette école, l'essai de toutes les machines et de tous les moyens qu'on peut employer, avec un succès démontré, aux diverses opérations qu'exige la préparation des denrées coloniales; par exemple, l'essai d'une machine à feu, appliquée aux moulins à cannes, pour suppléer les mulets qui coutent, chaque année aux colonies, cinq millions de numéraire, que les étrangers en exportent pour prix de ces animaux.

On y formeroit un laboratoire de chymie où l'on feroit, pour l'instruction des cultivateurs, l'analyse des substances qui peuvent présenter des produits et des découvertes utiles; on réuniroit, dans ce laboratoire, les productions naturelles du nouveau monde; de sorte que les colons trouveroient, dans cette école, toutes les connoissances naturelles et physiques propres à concourir à la prospérité et à la gloire des colonies.

L'école de manufacture de Saint-Domingue serviroit sur-tout à instruire les personnes destinées à porter, dans les autres isles, les connoissances qu'elles auroient acquises par leur propre expérience; afin d'être en état d'en donner un exemple pratique, sur les habitations nationales dont l'administration pourroit leur être confiée, sous la surveillance des corps administratifs et des sociétés d'agriculture.

Les députés et colons des diverses colonies céans à Paris, ont réuni leurs vœux et leurs observations sur les vues et les moyens proposés par M. Dutrone, qu'ils ont réduits, sous forme d'*instructions* pour être portées par deux commissaires du roi, chargés uniquement de cette mission, dont l'un iroit dans les îles orientales, l'autre dans celles du nouveau monde; afin de développer aux assemblées colo-

niales, dans tous leurs détails, les moyens d'exécuter ce plan, et de diriger ces moyens vers le but que présente leur ensemble. Plusieurs compagnies savantes et les officiers du jardin des plantes, auxquels ces instructions ont été communiquées, ont témoigné le plus vif désir de concourir, par leur correspondance, aux vœux des colons.

Deux savans, chargées par le roi de cette importante mission, seroient sans doute bien acceuillis dans les colonies; sur-tout maintenant qu'elles sentent, plus que jamais, combien il leur importe de multiplier leurs denrées, et de s'éclairer tant dans les arts qu'elles pratiquent que sur l'usage de tous les objets qu'elles renferment; et les assemblées coloniales ne peuvent faire un emploi plus heureux des biens qu'elles auront à leur disposition, puisqu'alors elles deviendroient la source de toutes les richesses de l'Inde, et affranchiroient bientôt la France des tributs qu'elle paye aux autres nations.

Si l'on observe que le fruit des découvertes et des travaux d'un grand nombre de voyageurs est presqu'entièrement perdu, aujourd'hui, pour l'utilité publique, on sentira alors tout le prix des écoles-pratiques coloniales; et dans ce moment où l'assemblée nationale vient de donner les témoignages les plus éclatans de l'intérêt que la nation doit prendre aux progrès des sciences natu-

relles, ces dépôts seront aussi indispensables que précieux, pour recevoir les découvertes que feront les naturalistes qui vont à la recherche de M. de la Peyrouze.

Si de pareilles écoles avoient éxisté, M. de Jussieu, Dombey, Commerson, Oblet et divers autres naturalistes qui ont voyagé dans l'Inde et le nouveau monde, y auroient envoyé les plantes et les animaux utiles des lieux qu'ils ont parcourus; on y auroit reçu les envois de gérofliers, de caneliers que M. Poivre fit, à Saint-Domingue, il y a 25 ans, et qui ont tous péri, excepré un seul dont le succès semble accuser aujourd'hui, la négligence de l'ancien gouvernement.

Les vues du plan que nous présentons, sont grandes et simples, l'exécution en est facile, et les avantages aussi certains qu'incalculables. Il nous suffit de l'exposer, pour que l'on en conçoive aisément toute l'étendue et tout le mérite: nous dirons seulement, en faveur de son exécution, qu'elle est, en quelque sorte, commencée; puisqu'il y a déjà, à l'Isle-de-France, un jardin très-précieux; il y en a aussi un à Cayenne et à St-Domingue, qui ne sont que des ébauches, mais dans ces deux colonies, ainsi qu'à la Martinique et à la Guadeloupe, la destruction des ordres religieux y laisse à la nation des biens dont une partie peut être employée à cette destination. Il ne

s'agit maintenant, que d'éclairer les intentions des assemblées coloniales sur ce plan, et de les attacher, par les moyens que chacune peut avoir, à l'ensemble de son exécution dont les premiers agens fixés, l'un à l'Isle-de-France, l'autre à Saint-Domingue, dirigeroient les mouvemens pour accorder l'intérêt de chaque colonie avec l'intérêt général.

A PARIS, de l'Imprimerie du CERCLE SOCIAL, rue du Théatre François, n°. 4.

6
Cop. 1

CONSIDÉRATIONS

PRÉSENTÉES

AUX VRAIS AMIS DU REPOS

ET DU

BONHEUR DE LA FRANCE,

A l'occaſion des nouveaux mouvemens de quelques ſoi-diſant Amis-des-Noirs.

PAR M. L. E. MOREAU DE SAINT-MÉRY,

Député de la Martinique à l'Aſſemblée nationale.

PREMIER MARS MIL SEPT CENT QUATRE-VINGT-ONZE.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE NATIONALE.

1791.

922

E 790
L 4680